

# La gloire de notre école

## Circulaire aux enseignants, aux élèves et aux parents d'élèves

A l'occasion de cette rentrée scolaire 2020 – 2021, nous offrons cet exercice de lecture et de commentaire de texte (avec le corrigé), à nos amis enseignants, aux élèves et aux parents d'élèves. Niveau requis, de 10 à 100 ans ; du collège à l'Ehpad.

Le texte en question est un extrait de *La Gloire de mon père*, le premier volume des souvenirs de Marcel Pagnol, publié en 1957 et contant son enfance, avant la guerre de 14 -18, entre l'école communale de Marseille où enseignait son père, et les grandes vacances dans les collines alentour.

Ce chef d'œuvre de littérature populaire, un succès confondant depuis six décennies, est d'une lecture d'autant plus facile et agréable que le niveau n'a cessé de monter, ainsi que nous le savons tous, depuis l'époque de sa publication.

C'est notre collègue Merlusse, « un professeur de province » comme il tient modestement à se présenter, qui a rédigé les 6 questions et le corrigé du commentaire de cet amusant, mais instructif exercice pédagogique. A travers celui-ci, nous avons voulu présenter au public l'école du peuple, celle que nous souhaitons pour les enfants d'aujourd'hui, et qui, jusque dans les années soixante, a enseigné à des générations d'enfants de paysans, d'ouvriers, d'artisans, etc., non seulement à lire, écrire, compter, mais aussi à *apprendre*, et à *se défendre*.

Nous invitons tous nos lecteurs qui le souhaiteront et, en particulier, tous nos collègues de l'enseignement, à faire cet exercice pour leur propre compte et à nous envoyer leurs copies, de façon anonyme ou non. Nous les publierons éventuellement avec leur accord.

Nous leur suggérons également de proposer cet exercice à leurs classes (quitte à le modifier suivant les nécessités pédagogiques), et de nous adresser un bref compte-rendu d'expérience.

Merci de faire circuler aux enseignants, aux parents d'élèves et aux élèves, ainsi qu'aux syndicats et associations du secteur scolaire.

\*\*\*

Marcel Pagnol, *La gloire de mon père* (1957), éditions Presse Pocket, 1976, pp. 19-27.

J'ai sur ma table de travail un précieux presse-papiers. C'est un cube allongé, en fer, percé en son centre d'un trou ovale. Sur chacune des faces extrêmes, un entonnoir assez profond est creusé dans le métal refoulé. C'est la massette du grand-père André, qui frappa pendant cinquante ans la dure tête des ciseaux d'acier.

Cet homme habile n'avait reçu qu'une instruction sommaire. Il savait lire et signer, mais rien de plus. Il en souffrit secrètement toute sa vie, finit par croire que l'instruction

était le Souverain Bien, et il s'imagina que les gens les plus instruits étaient ceux qui enseignaient les autres. Il se « saigna » donc « aux quatre veines », pour établir ses six enfants dans l'enseignement, et c'est ainsi que mon père, à vingt ans, sortit de l'École normale d'Aix-en-Provence, et devint instituteur public.

Les écoles normales primaires étaient à cette époque de véritables séminaires, mais l'étude de la théologie y était remplacée par des cours d'anticléricalisme.

On laissait entendre à ces jeunes gens que l'Église n'avait jamais été rien d'autre qu'un instrument d'oppression, et que le but et la tâche des prêtres, c'était de nouer sur les yeux du peuple le noir bandeau de l'ignorance, tout en lui chantant des fables, infernales ou paradisiaques.

La mauvaise foi des « curés » était d'ailleurs prouvée par l'usage du latin, langue mystérieuse, et qui avait, pour les fidèles ignorants, la vertu perfide des formules magiques.

La Papauté était dignement représentée par les deux Borgia, et les rois n'étaient pas mieux traités que les papes : ces tyrans libidineux ne s'occupaient guère que de leurs concubines quand ils ne jouaient pas au bilboquet ; pendant ce temps, leurs « suppôts » percevaient des impôts écrasants, qui atteignaient jusqu'à dix pour cent des revenus de la nation.

C'est-à-dire que les cours d'histoire étaient élégamment truqués dans le sens de la vérité républicaine.

Je n'en fais pas grief à la République : tous les manuels d'histoire du monde n'ont jamais été que des livrets de propagande au service des gouvernements.

Les normaliens frais émoulus étaient donc persuadés que la grande Révolution avait été une époque idyllique, l'âge d'or de la générosité, et de la fraternité poussée jusqu'à la tendresse : en somme, une explosion de bonté.

Je ne sais pas comment on avait pu leur exposer — sans attirer leur attention — que ces anges laïques, après vingt mille assassinats suivis de vol, s'étaient entre-guillotinés eux-mêmes.

Il est vrai, d'autre part, que le curé de mon village, qui était fort intelligent, et d'une charité que rien ne rebutait, considérait la Sainte Inquisition comme une sorte de Conseil de famille : il disait que si les prélats avaient brûlé tant de Juifs et de savants, ils l'avaient fait les larmes aux yeux, et pour leur assurer une place au Paradis.

Telle est la faiblesse de notre raison : elle ne sert le plus souvent qu'à justifier nos croyances.

Cependant, les études de ces normaliens ne se bornaient pas à l'anticléricalisme, et à l'histoire laïcisée. Il y avait un troisième ennemi du peuple, et qui n'était point dans le passé : c'était l'Alcool.

De cette époque datent « l'Assommoir », et ces tableaux effrayants qui tapissaient les murs des classes.

On y voyait des foies rougeâtres et si parfaitement méconnaissables, à cause de leurs boursouflures vertes et de leurs étranglements violacés qui leur donnaient la forme d'un topinambour ; mais pour éclairer ce désastre, l'artiste avait peint, au beau milieu du tableau, le foie appétissant du bon citoyen, dont la masse harmonieuse et le rouge triomphal permettaient de mesurer la gravité des catastrophes circonscrites.

Les normaliens, poursuivis jusque dans les dortoirs par cet horrible viscère (sans parler d'un pancréas en forme de vis d'Archimède, et d'une aorte égayée de hernies) étaient peu à peu frappés de terreur, et la seule vue d'un verre de vin leur donnait des frissons de dégoût.

La terrasse des cafés, à l'heure de l'apéritif, leur paraissait une assemblée de candidats au suicide. Un ami de mon père, ivre d'eau filtrée, en renversa un jour les tables, comme un Polyeucte laïque qu'il était. Ils pensaient que ces malheureux verraient bientôt des rats grimper aux murs, ou qu'ils rencontreraient des girafes sur le cours Mirabeau, et l'on citait le cas d'un violoniste de grand talent, réduit à jouer de la mandoline à cause d'un tremblement spasmodique dû au fait que sa moelle épinière trempait dans un bain de vermouth-cassis. Mais ce qu'ils haïssaient le plus farouchement, c'étaient les liqueurs dites « digestives », les bénédictines et les chartreuses, « avec privilège du Roy », qui réunissaient, dans une trinité atroce, l'Église, l'Alcool et la Royauté.

Au-delà de la lutte contre ces trois fléaux, le programme de leurs études était très vaste, et admirablement conçu pour en faire les instructeurs du peuple, qu'ils pouvaient comprendre à merveille, car ils étaient presque tous fils de paysans ou d'ouvriers.

Ils recevaient une culture générale, sans doute plus large que profonde, mais qui était une grande nouveauté ; et comme ils avaient toujours vu leur père travailler douze heures par jour, dans le champ, dans la barque ou sur l'échafaudage, ils se félicitaient de leur heureux destin, parce qu'ils pouvaient sortir le dimanche, et qu'ils avaient, trois fois par an, des vacances qui les ramenaient à la maison.

Alors le père et le grand-père, et parfois même les voisins — qui n'avaient jamais étudié qu'avec leurs mains —, venaient leur poser des questions, et leur soumettre de petites abstractions dont jamais personne au village n'avait pu trouver la clef. Ils répondaient, les anciens écoutaient, gravement, en hochant la tête... C'est pourquoi, pendant trois années, ils dévoraient la science comme une nourriture précieuse dont leurs aïeux avaient été privés : c'est pourquoi, pendant les récréations, M. le directeur faisait le tour des salles de classe pour en chasser quelques trop bons élèves, et les condamner à jouer au ballon.

À la fin de ces études, il fallait affronter le brevet supérieur, dont les résultats prouvaient que la « promotion » était parvenue à maturité.

Alors, par une sorte de déhiscence, la bonne graine était projetée aux quatre coins du département, pour y lutter contre l'ignorance, glorifier la République, et garder le chapeau sur la tête au passage des processions.

Après quelques années d'apostolat laïque dans la neige des hameaux perdus, le jeune instituteur glissait à mi-pente jusqu'aux villages, où il épousait au passage l'institutrice ou la postière. Puis il traversait plusieurs de ces bourgades dont les rues sont encore en pente, et chacune de ces haltes était marquée par la naissance d'un enfant. Au troisième ou au quatrième, il arrivait dans les sous-préfectures de la plaine, après quoi il faisait enfin son entrée au chef-lieu, dans une peau devenue trop grande, sous la couronne de ses cheveux blancs. Il enseignait alors dans une école à huit ou dix classes, et dirigeait le cours supérieur, parfois le cours complémentaire.

On fêtait un jour, solennellement, ses palmes académiques : trois ans plus tard, il « prenait sa retraite », c'est-à-dire que le règlement la lui imposait. Alors, souriant de plaisir, il disait : « Je vais enfin pouvoir planter mes choux ! » Sur quoi, il se couchait, et il mourait.

J'en ai connu beaucoup, de ces maîtres d'autrefois.

Ils avaient une foi totale dans la beauté de leur mission, une confiance radieuse dans l'avenir de la race humaine. Ils méprisaient l'argent et le luxe, ils refusaient un avancement pour laisser la place à un autre, ou pour continuer la tâche commencée dans un village déshérité.

Un très vieil ami de mon père, sorti premier de l'Ecole Normale, avait dû à cet exploit de débiter dans un quartier de Marseille : quartier pouilleux, peuplé de misérables où nul n'osait se hasarder la nuit. Il y resta de ses débuts à sa retraite, quarante ans dans la même classe, quarante ans sur la même chaise. Et comme un soir mon père lui disait :

- « Tu n'as donc jamais eu d'ambition ? »

- Oh mais si ! dit-il, j'en ai eu ! Et je crois que j'ai bien réussi ! Pense qu'en vingt ans, mon prédécesseur a vu guillotiner six de ses élèves. Moi, en quarante ans, je n'en ai eu que deux, et un gracié de justesse. Ça valait la peine de rester là.

Car le plus remarquable, c'est que ces anticléricaux avaient des âmes de missionnaires. Pour faire échec à « Monsieur le curé » (dont la vertu était supposée feinte), ils vivaient eux-mêmes comme des saints, et leur morale était aussi inflexible que celle des premiers puritains. M. l'inspecteur d'Académie était leur évêque, M. le recteur, l'archevêque, et leur pape, c'était M. le ministre : on ne lui écrit que sur grand papier, avec des formules rituelles. « Comme les prêtres, disait mon père, nous travaillons pour la vie future : mais nous, c'est pour celle des autres. »

## Commentaire de texte

-----

### *Consigne de l'exercice :*

Après avoir lu attentivement cet extrait de *La gloire de mon père*, par Marcel Pagnol, vous répondrez aux questions suivantes. Il sera bienvenu de citer le texte mais aussi, et surtout, de le commenter avec vos propres mots. Le but n'est pas d'annoncer un catéchisme, mais de s'approprier les pensées de l'auteur.

### *Questions :*

1. À la lecture du passage, comment définiriez-vous le « maître » de cette époque ? Pourrait-on, selon vous, s'inspirer encore de ce à quoi il aspirait ?
2. Précisez la nature du jugement que l'auteur porte sur l'école de la République. Dans son ensemble, le texte vous paraît-il une hagiographie de l'institution de Jules Ferry ? [un conseil : pour mieux répondre à cette question, reportez-vous à la leçon de mon collègue de philosophie sur le sens de la *dialectique*]
3. Selon ce texte, quels étaient le contenu des programmes et le but de l'enseignement ? Tout cela vous semble-t-il valable encore aujourd'hui ou pensez-vous qu'il est temps de regarder en avant en s'ajustant au rythme d'un monde qui change, avec ses mœurs ?
4. Rappelez-vous notre étude, dans une leçon précédente, du passage du livre IV de *L'Émile*, par Jean-Jacques Rousseau : « Conscience, conscience ! Instinct divin, immortelle et céleste voix, guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre ; juge infaillible du bien et du mal, qui rend l'homme semblable à Dieu ; c'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions ». Aussi, face à votre conscience, et à la lumière de ce que Pagnol écrit à propos de la mission des instituteurs du début du XX<sup>e</sup> siècle, interrogez ce à quoi vous tenez dans l'exercice de ce métier d'enseignant (et aussi, quitte à tomber dans l'impertinence, ce à quoi tiennent, dans l'ensemble, vos collègues). Cherchez la vérité, même si elle n'est pas arrangeante.
5. Selon le texte, qu'est-ce qu'un enseignant qui a réussi ? Soyez attentifs, pour cette dernière question, au *contexte difficile* que l'auteur décrit.
6. Question subsidiaire : vous ne vous retiendrez pas de conclure, avec vos propres mots, quitte à effectuer une relecture sauvage de ce texte. Après tout, ce n'est qu'un devoir de vacances : un brin de licence peut bien dévergonder, de temps à autre, la liberté de penser.

## Corrigé :

1. Le maître de Pagnol, en ce début de XX<sup>e</sup> siècle, était avant tout un professeur d'antichléricisme. Il ne professait pas l'obéissance aveugle, mais la désobéissance aux discours illégitimes et aux arguments infondés. Sous cet aspect, il héritait de l'esprit des Lumières, anti-autoritaire, irrévérencieux, d'un Diderot par exemple. Cette dimension *au moins* de l'esprit des Lumières, cette tournure générale de la réflexion (ose te servir de ton propre entendement afin de renverser l'état de sujétion) mérite d'être retenue et assumée. Ceux qui auront suivi leur cours de philosophie diront que cela renvoie à Kant, dans l'opuscule *Qu'est-ce que les Lumières ?*, où le philosophe allemand pense les conditions intellectuelles de l'*émancipation* (littéralement sortir de l'état de tutelle paternelle, d'une condition d'esclave dans laquelle on est la propriété d'autrui). De nos jours, au temps de la pensée décoloniale et de sa *déconstruction du racisme structurel*<sup>1</sup>, voilà qui est bien mal venu. N'hésitez pas, cependant, à travailler sur ce point en étroite collaboration avec des collègues de « sciences et vie de la terre » et de géographie, afin d'obtenir quelques éclaircissements sur le débat du XVIII<sup>e</sup> siècle à propos des races humaines, entre polygénistes (par exemple, Voltaire) et monogénistes (par exemple, Kant). Cela afin de pouvoir statuer en toute connaissance de cause sur la question du racisme des Lumières. Il n'en reste pas moins qu'un enseignant assumant aujourd'hui cette part libératrice de l'héritage des Lumières, bien différente de la vision historique du Progrès, devrait se défier d'endoctriner aux superstitions de masse. Parmi lesquelles le numérique, préconisé comme la solution magique à tous les maux ou, à tout le moins, comme l'air du temps qu'il convient de suivre pour ne pas manquer le train de l'innovation.
2. Citons le texte : « les cours d'histoire étaient élégamment truqués dans le sens de la vérité républicaine. Je n'en fais pas grief à la République : tous les manuels d'histoire du monde n'ont jamais été que des livrets de propagande au service des gouvernements. » Pagnol n'est pas dupe de l'enseignement suivi par son père et que lui-même, petit Marcel, reçut à Aubagne. L'école de la République n'est pas sans défauts. Oui, elle a elle-même produit ses récits légitimants, servi le colonialisme, etc. Mais Pagnol bénéficie d'une éducation dont la vertu suprême est de lui apprendre à se défier d'elle. D'ailleurs, cette subtile réflexion, « Telle est la faiblesse de notre raison : elle ne sert le plus souvent qu'à justifier nos croyances », n'est-elle pas digne des plus beaux élans *déconstructeurs* ? De la même manière, M. Bernard (alias Louis Germain), est décrit dans *Le premier homme* de Camus comme ce maître aidant chaque enfant, y compris les plus pauvres, à cheminer vers la vérité. Lisez la lettre du 19 novembre 1957 que Camus, fraîchement nobélisé, adresse à son instituteur : « Sans vous, sans cette main affectueuse que vous avez tendue au petit enfant pauvre que j'étais, sans votre enseignement, et votre exemple, rien de tout cela ne serait arrivé ». Et la réponse de celui-ci, le 30 avril 1959 : « je crois, durant toute ma carrière, avoir respecté ce qu'il y a de plus sacré dans l'enfant: le droit de chercher sa vérité. »

---

<sup>1</sup> Ce cours n'est pas dispensé dans l'école inspirée de Pagnol. Si un de vos frères ou sœurs cadets, voire votre petit cousin, étudient en sociologie à l'Université Paris VIII ou à Sciences-Po, vous pourrez vous renseigner utilement sur ce dont il s'agit.

Cette école-là, avec tous ses défauts, ses parti-pris idéologiques, ses limites, a aussi produit un Pagnol, un Camus ou des dirigeants syndicaux capables de lire les textes politiques les plus difficiles. Aujourd'hui, il n'y a plus ni Pagnol ni Camus, mais ceux qui usurpent leur place viennent rarement de l'école communale. Leur trajectoire est toute tracée, des lycées parisiens jusqu'à Normale Sup' ou Sciences-Po, en passant par les classes préparatoires. Où ils ingéreront la pâtée sociologique des *cultural studies* pour dissenter ensuite sur l'intégration des *élèves à faible capital culturel*.

3. Le contenu des « programmes » relève d'une culture « générale, sans doute plus large que profonde ». Le perpétuel dilemme du généraliste et du spécialiste, que les Grecs tranchaient en faveur du citoyen capable de bien juger dans les affaires politiques, est orienté aujourd'hui par la technocratie dans le sens de la spécialisation abrutissante. Comment comprendre qu'ait pu exister une telle école dénuée de mépris pour les humanités, où la réflexion s'inscrit dans un temps long ? Irréductible, donc, aux tests à distance, aux « QCM » ou aux *visioconférences*.

Le but de l'enseignement est clair, lui aussi : « lutter contre l'ignorance ». Désormais l'école a pour fonction première d'enseigner l'ignorance, comme l'avait établi il y a plus de vingt ans, par la simple lecture de rapports de l'OCDE et une maîtrise consommée de la pensée de Marx et du situationnisme, un professeur de province<sup>2</sup> rituellement accusé depuis de faire le jeu des « réac'publicains ». Comment en effet entretenir le troupeau des superflus dont la machine économique n'a, en réalité, nul besoin ? Voyons voir : avec les établissements « 100 % numérique », l'important n'est-il pas la maîtrise formelle du code, soit le contraire de la capacité dialogique propre à l'humain ? Pour le reste, et révérence parler, il n'est pas certain que les diverses formes de la lutte contre toutes les discriminations, depuis l'adoption mécanique de l'écriture *inclusive* jusqu'à ces divagations d'une association de prévention des stéréotypes de genre apprenant aux élèves à ne pas dire « femme » mais plutôt « personne à vulve »<sup>3</sup>, participent de la pédagogie des opprimés. Que l'on maquille l'aménagement collectif de cette novlangue en discours d'« émancipation », en faisant assaut d'esprit critique, participe en réalité d'un enfoncement général dans la bêtise : l'ignorance qui s'ignore.

4. Devant notre conscience, il faut mesurer la profondeur de l'abîme entre eux et nous. Ces maîtres d'autrefois avaient une « foi totale dans la beauté de leur mission ». Ils étaient apparemment soutenus dans leur mission par leur hiérarchie. Dans un autre exercice, nous pourrions discuter de la nécessité d'une hiérarchie dans le cadre éducatif (renseignez-vous sur l'école de Tolstoï à Iasnaïa Poliana, sur la Ruche de Sébastien Faure ou l'orphelinat de Cempuis de Paul Robin). Toujours est-il que les maîtres du jeune Marcel n'étaient pas lâchés en rase campagne par ceux qui étaient censés les soutenir. Et ces derniers disposaient d'une certaine idée du métier d'enseignant, d'un goût pour la chose. Ils n'étaient pas de petits managers formés à la *gestion par projets* et à la *mise en concurrence* des ressources humaines.

---

2 Une discussion sur le succès, les idées et le style de ce professeur de philosophie vous garantira une pause animée près de la machine à café. Choisissez de préférence, à cette fin, des collègues abonnés à Mediapart ou à la revue du Crieur.

3 Les pauvres enseignants qui ont assisté à ces élucubrations existent. Ils voudront bien témoigner, à condition que vous leur avanciez un capuccino à la nouvelle machine bio de la salle des professeurs.

Pis, les instituteurs « méprisaient l'argent et le luxe, ils refusaient un avancement pour laisser la place à un autre » : ils n'étaient pas de petits soldats libéraux, se battant essentiellement entre eux, par « projets » interposés, ou pour leurs droits sans saisir ce qui conditionne le fait même de pouvoir réclamer des droits. Avant de se précipiter dans le premier avion venu (pour l'enrichissement culturel, s'entend) ou de *télécharger* la dernière série à la mode. Ils avaient une idée de ce que signifie faire face à des jeunes gens. Et, par conséquent, ils étaient moins nombreux et plus résolus.

5. C'est un truisme : il a toujours existé des professeurs se tenant strictement dans les limites de ce pour quoi ils étaient payés, ou dont la conception de l'apprentissage ne divergeait guère du gavage des oies. D'autres, les mémorables, ont jugé les enfants dignes de découvrir le monde. Ils furent l'occasion, pour ces derniers, et les plus pauvres d'entre eux, d'entrer en possession des trésors de la pensée, de l'art, de la langue. De telle sorte que devenus adultes ils pussent se dire à eux-mêmes : c'est aussi là d'où je viens, à quoi j'appartiens au-delà de la famille, du clan, du quartier et du village.

Quel était le but de ces professeurs remarquables ? Le plus ingrat : pas de résultat immédiat, pas d'efficacité, pas de *taux de réussite*. Travailler pour la vie future des autres et se dire qu'on a réussi quand, balancé dans les quartiers Nord de Marseille, on a eu moins d'élèves guillotins que son prédécesseur (ou moins de futurs trafiquants de drogue). C'était probablement cela, l'école de la « confiance ». Des enseignants qui ont confiance en eux, et en qui l'on a confiance – au lieu de se servir de logiciels pour les contrôler, leur réclamer la moyenne en vertu d'un droit imprescriptible ou, comme l'a révélée la situation de confinement, évaluer en temps réel leur implication.

6. Pour conclure, au-delà ce que vous pourrez vous-même retirer de ce texte, je dirai ceci : l'école de Pagnol, on peut appeler cela un « service public de qualité ». Ce n'est pas le principal. L'essentiel c'est l'esprit qui tient ensemble cette école-là, la valeur du métier qu'incarnent ces maîtres. Si l'émancipation a un sens, c'est bien celui qu'exposent ces pages de Pagnol. Et depuis le grand-père avide d'instruction jusqu'au petit Marcel, il n'y a pas d'émancipation sans transmission. C'est-à-dire sans la reconnaissance de certains devoirs envers le passé, dont seule la charge permet de ménager un avenir. Pour qui a compris cela, la considération pour les jeunes gens vient d'elle-même. Attitude radicalement incompatible avec la logique du *computer*, qui finit toujours par exiger un *reset*, au point de susciter désormais son contrepoids affectif : l'injonction institutionnelle à la bienveillance à l'égard de ces machines à obtenir des notes que sont devenus les élèves.

- « Vous refusez tout, vous êtes défensifs » dit le délégué à la concertation auprès de la Direction ; « Vos thèmes font le lit de l'extrême-droite en idéalisant le passé », dit le syndicaliste d'extrême-gauche, depuis le petit bout de sa lorgnette *émancipatrice* ; « D'accord, mais vous proposez quoi », dit le sot affamé de *concret* – Nous disons que l'école que décrivent ces quelques pages d'un écrivain de province (littéralement du « pays vaincu et conquis »), ce que l'on devait y vivre, les caractères qu'elle a faits, nous y sommes attachés. Est-ce si difficile à comprendre ?

**Merlusse, professeur de province,  
le 20 juillet 2020**